

## JESUS DE NAZARETH

### Benoît XVI / Joseph Ratzinger

AVENT 2017 : pour nous préparer à célébrer Noël, essayons de mieux connaître Jésus-Christ. Joseph Ratzinger/Benoît XVI a écrit un très bel ouvrage sur *Jésus de Nazareth*. Prenons simplement le temps de nous réunir en petits groupes pour en lire quelques extraits.

Nous ne vous proposons pas de faire une étude de texte, mais une lecture. C'est le texte qui compte. Il n'y a donc pas besoin de le lire avant votre rencontre : lisez-le ensemble, tranquillement.

Rappel : **Réflexion à partir du texte** :

Une fois le texte lu, vous pourrez partager à partir de ces deux questions :

- En lisant ce texte, qu'ai-je découvert sur Jésus-Christ ?
- Qu'est-ce que cela m'apporte ?

Il peut être bon de garder un petit temps de silence après la lecture pour permettre à chacun de réfléchir posément.

2<sup>e</sup> extrait :

### LES DISCIPLES

Dans toutes les étapes de l'activité de Jésus évoquées jusqu'ici, est apparue évidente l'étroite connexion entre Jésus et le « nous » de la nouvelle famille qu'il rassemble par sa prédication et son action. Il est aussi évident que ce « nous », selon sa position fondamentale, est conçu comme universel : il n'est plus fondé sur la généalogie de chacun, mais sur la communion avec Jésus qui est lui-même la Torah vivante de Dieu. Ce « nous » que constitue la nouvelle famille est structuré. Jésus appelle un noyau d'intimes, tout particulièrement choisis par lui, qui doivent poursuivre sa mission et donner à cette famille sa structure et sa forme. C'est pour cela que Jésus a créé le groupe des Douze. À l'origine, le titre d'apôtre concernait un groupe plus large, mais ensuite, il a été de plus en plus étroitement associé aux Douze : Luc parle toujours des douze Apôtres et pour lui, les deux termes se confondent. Il est inutile d'entrer ici dans le détail des questions si souvent débattues que pose l'usage du mot « apôtre » et son évolution,

écoutons simplement ce que disent les textes les plus importants qui parlent de la façon dont s'est formée la communauté la plus restreinte des disciples de Jésus.

Le texte fondamental auquel se référer se trouve dans l'Évangile de Marc (cf. 3, 13-19). Au verset 13, il est dit : « Jésus gravit la montagne, et il appela ceux qu'il voulait. Ils vinrent auprès de lui ». Les événements qui précèdent se sont déroulés au bord du lac, et voici que Jésus gravit « la montagne », le lieu de sa communion avec Dieu, sur les hauteurs, au-dessus des faits et gestes du quotidien. Dans le récit parallèle de Luc, cet aspect est encore renforcé : « En ces jours-là, Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passa la nuit à prier Dieu. Le jour venu, il appela ses disciples, en choisit douze, et leur donna le nom d'apôtres » (Lc 6, 12-13).

L'appel des disciples est un événement lié à la prière, ils sont pour ainsi dire engendrés dans la prière, dans la relation avec le Père. Loin de se réduire à l'aspect purement fonctionnel, le choix des Douze revêt ainsi un sens profondément théologique. Leur appel est issu du dialogue du Fils avec le Père, c'est là son point d'ancrage. C'est à partir de là qu'il faut comprendre la parole de Jésus : « Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers pour sa moisson » (Mt 9, 38). On ne peut choisir les ouvriers de la moisson de Dieu simplement comme un patron sélectionne sa main-d'œuvre, ils doivent toujours être demandés à Dieu et désignés par lui pour ce service. Ce caractère théologique est encore plus marqué dans le texte de Marc, qui dit que Jésus appelle ceux qu'il voulait. On ne peut pas s'instituer soi-même disciple, cet événement résulte d'une élection, d'une décision issue de la volonté du Seigneur, qui est elle-même ancrée dans son unité de volonté avec son Père.

On lit ensuite chez Marc : « Et il en institua [littéralement fit] douze pour qu'ils soient avec lui, et pour les envoyer » (3, 14). Il faut tout d'abord réfléchir à l'expression «il en institua douze», inhabituelle pour nous. En fait, l'évangéliste reprend ici la terminologie par laquelle, dans l'Ancien Testament, on désigne l'investiture des prêtres (cf. 1R 12, 31 ; 13, 33). Il caractérise donc l'apostolat comme un ministère sacerdotal. Chacun des élus est ensuite désigné nommément, ce qui établit un rapport entre eux et les prophètes d'Israël, que Dieu appelle par leur nom, de sorte que, dans le ministère apostolique, mission sacerdotale et mission prophétique se confondent. « Il en institua douze » : douze était le chiffre symbolique d'Israël désignant le nombre des fils de Jacob. C'est d'eux que sont issues les douze tribus d'Israël qui toutefois, après l'exil, se réduisaient quasiment à la tribu de Juda. Le nombre douze est donc un retour aux origines d'Israël, mais aussi un symbole d'espérance : Israël est rétabli dans son intégrité, les douze tribus sont à nouveau rassemblées.

Douze : le nombre des tribus est aussi un nombre cosmique qui symbolise le caractère universel du peuple de Dieu en train de renaître. Les Douze sont présentés comme les pères de ce peuple universel fondé sur les apôtres. Dans l'Apocalypse, dans la vision de la Jérusalem nouvelle, le symbolisme des Douze est développé en une magnifique image (cf. Ap 21, 9-14) qui aide le peuple de Dieu en marche à comprendre son présent, partant de son avenir, et qui l'éclairé avec une perspective d'espérance : passé, présent et avenir s'interpénètrent à partir de la figure des Douze.

C'est dans ce même contexte qu'il faut placer la prophétie par laquelle Jésus laisse entrevoir à Nathanaël qui il est vraiment : « Vous verrez les cieux ouverts, avec les anges de Dieu qui montent et descendent au-dessus du Fils de l'homme » (Jn 1, 51). Jésus se révèle ici comme le nouveau Jacob. Dans son rêve, le patriarche voyait, dressée à hauteur de sa tête et touchant le ciel, l'échelle sur laquelle des anges de Dieu montaient

et descendaient, et ce songe est devenu réalité en Jésus. Il est lui-même « la porte du ciel » (cf. Gn 28, 10-22) ; il est le vrai Jacob, le « Fils de l'homme », le père de l'Israël définitif.

Revenons au texte de Marc. Jésus désigne les Douze en leur assignant la double mission « d'être avec lui et d'être envoyés ». Il faut qu'ils soient avec lui pour apprendre à le connaître, à connaître de lui ce que ne pouvaient comprendre « les gens » qui le voyaient seulement de l'extérieur et qui le considéraient comme un prophète, comme une grande figure de l'histoire des religions, sans pour autant être capables de percevoir son caractère unique (cf. Mt 16, 13-14). Il faut que les Douze soient avec Jésus, afin de reconnaître qu'il ne fait qu'un avec le Père et de porter témoignage de son mystère. Comme le dira Pierre avant le choix de Matthias, il faut qu'ils aient été là « durant tout le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous » (Ac 1, 21). Il faut qu'après avoir vécu extérieurement en communauté avec Jésus, ils finissent par entrer en communion intérieure avec lui, pourrait-on dire. Mais en même temps, leur vocation est d'être précisément des envoyés de Jésus, des « apôtres », à savoir ceux qui portent son message dans le monde, tout d'abord aux brebis égarées de la maison d'Israël, puis « jusqu'aux extrémités de la terre ». Accompagner et être envoyé, qui semblent s'exclure au premier abord, sont visiblement une seule et même chose. Les Douze doivent apprendre à être avec Jésus de façon que, même s'ils partent jusqu'aux extrémités de la terre, ils demeurent avec lui. Par nature, être avec Jésus porte en soi la dynamique de la mission puisque l'être tout entier de Jésus est en effet mission.

Quel est, d'après ce texte, le but assigné aux envoyés ? « Prêcher avec le pouvoir de chasser les esprits mauvais » (Mc 3, 14-15). Matthieu développe avec quelques particularités le contenu de la mission : « Et [il] leur donna le pouvoir d'expulser les esprits mauvais et de guérir toute maladie et toute infirmité » (Mt 10, 1). Le premier mandat qui leur est confié est de prêcher, c'est-à-dire de faire don aux hommes de la lumière de la Parole, du message de Jésus. Les apôtres sont avant tout des évangélistes ; comme Jésus, ils proclament le Royaume de Dieu et rassemblent ainsi les hommes qui constitueront la nouvelle famille de Dieu. Mais la prédication du Royaume de Dieu ne se réduit jamais à une simple parole, à un simple enseignement. Elle est événement, tout comme Jésus lui-même est événement ; elle est la Parole de Dieu en personne. En l'annonçant, les apôtres conduisent à la rencontre avec Jésus.

Parce que le monde est dominé par les puissances du Mal, cette prédication est aussi une lutte menée contre elles. « L'essentiel pour les envoyés de Jésus, c'est, à sa suite, d'exorciser le monde afin de fonder dans l'Esprit-Saint une nouvelle forme de vie qui sauve des possessions ». Comme l'a bien montré Henri de Lubac, le monde antique a effectivement vécu l'irruption de la foi chrétienne comme une libération de la peur des démons, une peur qui, malgré le scepticisme et l'illuminisme, dominait tout : et la même chose se produit aussi aujourd'hui partout où le christianisme prend la place des anciennes religions tribales, dont il assimile les aspects positifs tout en les transformant. On sent toute la puissance de cette irruption lorsque Paul dit : « Il n'y a pas de dieu sauf le Dieu unique. Bien qu'il y ait en effet, au ciel et sur la terre, des êtres qu'on appelle des dieux – et il y a une quantité de "dieux" et de "seigneurs" – pour nous, en tout cas, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et vers qui nous allons ; et il n'y a qu'un seul Seigneur, Jésus Christ, par qui tout existe et par qui nous existons » (1 Co 8, 4-6). Ces paroles recèlent un pouvoir libérateur, elles sont le grand exorcisme qui purifie le

monde. Quel que soit le nombre des dieux qui ont pu se promener de par le monde, il n'y a qu'un seul Dieu et qu'un seul Seigneur. Si nous lui appartenons, le reste n'a plus aucun pouvoir et perd son aura divine.

Le monde se présente alors dans sa rationalité, il provient de la Raison éternelle, et seule cette Raison créatrice constitue le vrai pouvoir sur le monde et dans le monde. Seule la foi en un Dieu unique libère et « rationalise » réellement le monde. Quand la foi disparaît, la rationalité accrue du monde n'est qu'une apparence. En réalité, ce sont alors les forces du hasard qu'il faut reconnaître, et elles ne peuvent être déterminées. La « théorie du chaos » vient se greffer sur la connaissance de la structure rationnelle du monde et place l'homme devant des obscurités qu'il ne peut dissiper et qui assignent ses limites au côté rationnel du monde. « Exorciser », placer le monde dans la lumière de la ratio qui provient de l'éternelle Raison créatrice et de sa bonté qui guérit tout en renvoyant à elle, telle est la tâche permanente et fondamentale des messagers de Jésus Christ.

Dans sa Lettre aux Éphésiens, saint Paul a décrit sous un autre aspect le pouvoir d'exorciser qui est le propre du christianisme : « Puisez votre énergie dans le Seigneur et dans la vigueur de sa force. Revêtez l'équipement de Dieu pour le combat, afin de pouvoir tenir contre les manœuvres du démon. Car nous ne luttons pas contre des hommes de chair et de sang, mais contre les forces invisibles, les puissances des ténèbres qui dominent le monde, les esprits du mal qui sont au-dessus de nous » (Ep 6, 10-12). Voici comment Heinrich Schlier a expliqué cette représentation du combat des chrétiens que nous trouvons étonnante ou même déconcertante aujourd'hui : « Les ennemis ne sont pas un tel ou un tel, ils ne sont pas moi non plus, ils ne sont pas de chair et de sang [...]. L'affrontement va plus profond. On livre combat contre une armée d'adversaires qui attaquent sans répit, sont quasiment insaisissables, n'ont pas véritablement de nom, mais seulement des appellations collectives. Ils dominent aussi d'emblée les hommes puisqu'ils se situent "dans les deux" de l'existence, ils les dominent aussi par le caractère impénétrable de cette position et par le fait qu'ils sont inattaquables puisqu'ils logent dans "l'atmosphère" existentielle qu'ils répandent eux-mêmes autour d'eux comme ils l'entendent, eux qui finalement sont tous foncièrement mauvais et mortifères ».

Comment ne pas voir là justement une description de notre monde dans lequel le chrétien est menacé par une atmosphère anonyme, par « l'air du temps », qui lui fait apparaître la foi comme ridicule et absurde ? Et comment ne pas voir qu'existe dans le monde entier un climat spirituel vicié qui menace l'humanité dans sa dignité, voire dans sa survie ? L'individu, et même les communautés humaines, semblent livrés sans espoir à l'action de telles forces. Le chrétien sait que par lui-même, il ne pourra maîtriser cette menace. Mais dans la foi, dans la communion avec le seul véritable Seigneur du monde, lui est déjà donné « l'équipement de Dieu » grâce auquel, dans la communion avec le corps tout entier du Christ, il pourra s'opposer à ces forces. Car il sait que dans la foi, le Seigneur nous restitue le souffle pur, le souffle du Créateur, le souffle de l'Esprit Saint qui seul apporte au monde la guérison.

Au mandat d'exorciser, Matthieu ajoute la mission de guérir ; les Douze sont envoyés pour « guérir toute maladie et toute infirmité » (Mt 10, 1). Guérir est une dimension essentielle de la mission apostolique et de la foi chrétienne en général. Eugen Biser qualifie carrément le christianisme de « religion thérapeutique », de religion de la guérison. Si l'on conçoit cette formulation avec la profondeur nécessaire, on y trouve

exprimé tout ce que contient le terme de « rédemption ». Le pouvoir de chasser les démons et de libérer le monde de leur sombre menace pour le tourner vers le Dieu unique et vrai, ce pouvoir-là exclut toute compréhension magique de la guérison, car la magie tente justement d'utiliser ces forces occultes. De plus, avoir recours à la magie pour guérir est toujours lié à l'art de retourner le mal contre le prochain et de mobiliser contre lui les « démons ». Seigneurie de Dieu, Royaume de Dieu, signifie justement que ces puissances sont privées de tout pouvoir par l'avènement du Dieu unique qui est bon, qui est en soi le Bien. Le pouvoir de guérir dont disposent les envoyés de Jésus Christ est le contraire de la magie, il exorcise le monde y compris dans le domaine de la médecine. Les guérisons miraculeuses accomplies par le Seigneur et par les Douze révèlent Dieu dans son pouvoir bienfaisant sur le monde. Elles sont par essence des « signes » qui renvoient à Dieu lui-même et qui sont destinés à mettre l'homme en mouvement vers Dieu. Seul le chemin d'union progressive avec lui constitue le vrai processus de guérison de l'homme.

Ainsi les guérisons miraculeuses opérées par Jésus lui-même et par les siens sont un élément second dans l'ensemble de leur activité, dans laquelle est en jeu la réalité la plus profonde, le « Royaume de Dieu » précisément, c'est-à-dire le fait que Dieu règne en nous et dans le monde. De même que l'exorcisme chasse la peur des démons et lègue à la raison humaine le monde qui provient de la raison de Dieu, de même l'acte de guérir grâce au pouvoir divin est un appel à croire en Dieu et à mettre les forces de la raison au service de la guérison. Il s'agit toujours là d'une raison très ouverte, qui perçoit Dieu et qui, de ce fait, reconnaît l'homme en tant qu'unité de corps et d'âme. Pour réellement guérir l'homme, il faut le concevoir dans sa totalité et savoir que sa guérison définitive ne peut venir que de l'amour de Dieu.

Revenons au texte initial de Marc. Après l'indication de leur mission, les Douze sont nommés un à un. Comme nous l'avons déjà dit, c'est la dimension prophétique de leur mission qui est suggérée par là. Dieu nous connaît par notre nom, il nous appelle par notre nom. Il ne saurait être question ici de dresser un portrait, inspiré par la Bible et par la Tradition, de chacune des personnes qui composent le groupe des Douze. L'important pour nous est de connaître la composition du groupe, qui est extrêmement hétérogène.

Deux d'entre eux sont issus du parti des zélotes : Simon, que Luc appelle « le zélote » (6, 15), Matthieu et Marc « le Cananéen », ce qui signifie la même chose ainsi que l'ont montré des recherches récentes, et Judas dont le nom « Iscariote » peut signifier simplement « l'homme de Kériot », mais peut également le désigner comme sicaire, une variante radicale des zélotes. « Le zèle (*zelos*) pour la Loi », qui a donné son nom à ce mouvement, prenait modèle sur les grands « zéloteurs » de l'histoire d'Israël : de Pinhas qui tua devant la communauté tout entière un Israélite idolâtre (cf. Nb 25, 6-13), en passant par Élie qui fit égorger les prêtres de Baal sur le mont Carmel (cf. 1 R 18), jusqu'à Mattathias, l'ancêtre des Maccabées, qui, à l'époque hellénistique, donna le signal du soulèvement contre le roi Antiochus qui tentait d'anéantir la foi d'Israël, et qui tua un conformiste qui, obéissant au décret du roi, s'apprêtait à sacrifier sur l'autel des dieux (cf. 1 M 2, 17-28). Les zélotes considéraient cette suite historique de grands « zéloteurs » comme un héritage qui les engageait et qu'ils devaient appliquer maintenant aux Romains occupant le pays.

Dans une autre partie du groupe des Douze, nous trouvons Lévi-Matthieu, le publicain qui travaillait en étroite collaboration avec le pouvoir établi et que sa condition rangeait nécessairement dans la catégorie des pécheurs publics. Le groupe principal des

Douze est constitué par des pêcheurs du lac de Génézareth : Simon, auquel le Seigneur allait donner le nom de Képhas-Pierre, dirigeait une coopérative de pêche (cf. Le 5, 10) dans laquelle il travaillait avec son frère aîné André et les fils de Zébédée, Jean et Jacques, auxquels le Seigneur donna le nom de « Boanergès », c'est-à-dire fils du tonnerre, un nom que certains chercheurs ont voulu, sans doute à tort, rapprocher du mouvement des zélotes. Le Seigneur fait allusion par là à leur tempérament impétueux que l'Évangile de Jean vient d'ailleurs confirmer en tout point. Pour finir, il y a deux hommes qui portent des noms grecs, Philippe et André, à qui, le dimanche des Rameaux, quelques personnes venues assister à la Pâque juive et parlant grec s'adressèrent en demandant à voir Jésus (cf. Jn 12, 21-22).

On peut supposer que les Douze dans leur ensemble étaient des Juifs croyants et pratiquants, qui attendaient le salut d'Israël. Mais leur situation concrète et leur façon de concevoir le salut faisaient d'eux des hommes extrêmement différents. On peut donc imaginer à quel point il a été difficile de les guider peu à peu vers le chemin nouveau et mystérieux de Jésus, quelles tensions il a fallu surmonter et, par exemple, combien il aura fallu de purifications pour calmer l'ardeur des zélotes, afin qu'elle finisse par ne faire plus qu'un avec « le zèle » de Jésus dont nous parle l'Évangile de Jean (cf. 2, 17), un zèle qui trouve son accomplissement sur la croix. En raison précisément de la diversité de leurs origines, de leurs tempéraments et de leurs mentalités, les Douze incarnent l'Église de tous les temps et la difficulté de sa mission qui est de purifier les hommes et de les unir dans le zèle de Jésus Christ.

Seul Luc raconte que Jésus forma un second groupe de soixante-dix (ou soixante-douze) disciples qu'il envoya en les chargeant d'une mission semblable à celle des Douze (10, 1-12). Comme le chiffre douze, soixante-dix (ou soixante-douze, les manuscrits varient sur ce point) est aussi un chiffre symbolique. En combinant les éléments donnés par le Deutéronome (32, 8) et par l'Exode (1, 5), soixante-dix était considéré comme le nombre des peuples de la terre. Selon le Livre de l'Exode (1, 5), soixante-dix personnes accompagnaient Jacob lorsqu'il entra en Égypte : « Les descendants de Jacob étaient, eh tout, soixante-dix personnes ». Dans la version du Deutéronome, plus récente, dont la réception fut générale, il est dit : « Quand le Très-Haut [...] répartit les fils d'Adam, il fixa les frontières des peuples suivant le nombre des fils d'Israël » (Dt 32, 8). On se réfère là aux soixante-dix membres de la maison de Jacob lors de l'émigration vers l'Égypte. À côté des douze fils qui constituent Israël à l'origine, il y a les soixante-dix qui représentent le monde dans sa totalité et qui, d'une manière ou d'une autre, sont ainsi mis eux aussi en rapport avec Jacob, avec Israël.

Cette tradition constitue l'arrière-plan de la légende transmise par la *Lettre* d'Aristée à Philocrate, selon laquelle la traduction en grec de l'Ancien Testament, au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C, a été faite par soixante-dix érudits (ou soixante-douze, c'est-à-dire six membres de chacune des douze tribus d'Israël) sous l'influence d'une inspiration particulière de l'Esprit-Saint. Cette légende a permis qu'on interprète l'œuvre en question comme l'ouverture de la foi d'Israël aux autres peuples.

Et la Bible de la Septante a effectivement joué un rôle déterminant dans le fait qu'à la fin de l'Antiquité, un grand nombre d'hommes engagés dans une quête spirituelle se sont tournés vers le Dieu d'Israël. Les mythes de l'époque antique avaient perdu leur crédibilité, le monothéisme philosophique ne suffisait pas à guider les hommes vers une relation vivante à Dieu. Un grand nombre d'hommes cultivés trouvèrent alors une nouvelle approche de Dieu dans le monothéisme d'Israël, qui n'était pas une construction

philosophique, mais un don reçu dans le cadre d'une histoire de la foi. Dans un grand nombre de villes se créa le cercle des « craignant Dieu », des « païens » pieux, qui ne pouvaient ni ne voulaient devenir des Juifs à part entière, mais qui participaient à la liturgie synagogale, et donc à la foi d'Israël. C'est dans ce cercle qu'au temps du christianisme primitif, l'évangélisation a trouvé ses premiers appuis et qu'elle s'est propagée. Dès lors, ces hommes pouvaient appartenir pleinement au Dieu d'Israël, car désormais, à travers Jésus tel que Paul le proclamait, ce Dieu était réellement devenu le Dieu de tous les hommes. Dès lors, par la foi en Jésus Fils de Dieu, ils pouvaient faire totalement partie du peuple de Dieu. Lorsque Luc évoque un groupe des soixante-dix à côté de la communauté des Douze, cela signifie clairement qu'en eux s'annonce le caractère universel de l'Évangile, qui est destiné à tous les peuples de la terre.

Sans doute convient-il d'évoquer ici une autre singularité de l'évangéliste Luc. En 8, 1-3, il rapporte que Jésus, qui allait prêchant en compagnie des Douze, était aussi accompagné de femmes. Luc cite trois noms et ajoute : « Et beaucoup d'autres qui les aidaient de leurs ressources » (8, 3). La différence qui existe entre les Douze et les femmes dans leur existence de disciple est évidente : leurs missions respectives sont de nature tout à fait différente. Mais Luc souligne pourtant un aspect qui apparaît d'ailleurs également dans les autres Évangiles sous de multiples formes. Un « grand nombre » de femmes faisait partie de la communauté des croyants plus restreinte ; elles accompagnaient Jésus de leur foi, ce qui est tout à fait essentiel dans la constitution de cette communauté, comme on le verrait de manière particulièrement frappante au pied de la croix et lors de la résurrection.

Peut-être est-il judicieux d'attirer ici l'attention sur quelques traits spécifiques de l'évangéliste Luc. De la même façon qu'il est particulièrement sensible à l'importance des femmes, il est l'évangéliste des pauvres et, chez lui, on doit reconnaître « l'option prioritaire pour les pauvres ».

À l'égard des Juifs aussi, il se montre particulièrement compréhensif, et les passions soulevées par la séparation qui se fait jour entre synagogue et Église naissante, si elles ont laissé des traces chez Matthieu et chez Jean, sont absentes des écrits de Luc. La façon dont il conclut l'histoire du vin nouveau et des outres vieilles ou neuves me semble tout à fait caractéristique. Marc dit : « Personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement la fermentation fait éclater les outres, et l'on perd à la fois le vin et les outres. À vin nouveau, outres neuves » (Mc 2, 22). Le texte de Matthieu est similaire (cf. 9, 17). Luc nous transmet la même conversation, mais il ajoute en conclusion : « Jamais celui qui a bu du vieux ne désire du nouveau. Car il dit : "C'est le vieux qui est bon" ». (Lc 5, 39). On est certainement en droit d'interpréter cet ajout comme une parole pleine de compréhension vis-à-vis de ceux qui veulent en rester « au vieux vin ».

Pour conclure tout en restant dans le domaine des spécificités de Luc, nous avons vu à maintes reprises que cet évangéliste accordait une attention particulière à la prière de Jésus, source de sa prédication et de son action. Il nous montre que tout ce que fait et dit Jésus vient du fait qu'il est intimement uni à son Père, du dialogue entre le Père et le Fils. Si nous pouvons être convaincus que les Saintes Écritures sont « inspirées », qu'elles ont mûri de façon particulière sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, nous pouvons également être convaincus que, précisément dans les aspects spécifiques à la tradition lucienne, nous est conservée une dimension essentielle de la figure originelle de Jésus.